

LETTRE À MA FILLE

De la même auteure en français

La tête haute, Belfond, 1980

Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage, Les Allusifs, 2008 ;
Le Livre de poche, 2009

Tant que je serai noire, Les Allusifs, 2008 ; Le Livre
de poche, 2009

Un billet d'avion pour l'Afrique, Les Allusifs, 2011 ; Le Livre
de poche, 2012

Lady B. Buchet-Chastel, 2014

Sur l'auteure

MAYA ANGELOU a grandi à Stamps, dans l'Arkansas.

Ses nombreuses autobiographies, dont *Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage* et *Tant que je serai noire* (Les Allusifs, 2008), ont rencontré un immense succès et sont toujours inscrites aux programmes scolaires américains. Son œuvre très abondante compte de nombreux recueils de poésie, des pièces de théâtre, des scénarios, des livres pour la jeunesse et des essais.

Elle est décédée chez elle à Winston-Salem, le 28 mai 2014, à l'âge de 86 ans.

Maya Angelou

LETTRE À MA FILLE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne-Emmanuelle Robicquet

Préface de Dinaw Mengestu

NOTAB/LIA

Titre original:
Letter to my daughter

© 2009 Random House trade Paperback Edition.

© 2008 by Maya Angelou.

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2016
pour la traduction française.

© Paprika.

Illustration jaquette :

Writer Maya Angelou tends to her garden in 1988 in Pacific
Palisades, CA. (Photo by Marlene Wallace/Getty Images)

ISBN : 978-2-88250-427-2

Préface

Comme beaucoup de ses lecteurs, je connaissais Maya Angelou bien avant de la lire. En grandissant dans la banlieue racialement divisée de Chicago dans les années 1980, je percevais le rôle complexe et diffus qu'elle jouait dans la vie culturelle et littéraire américaine, jusque dans le paysage moral et politique du pays. Sa célébrité, elle l'avait atteinte au prix de durs combats, de nombreux malentendus et de bien des controverses. L'époque refusait encore de reconnaître les vérités brutales qu'elle exprimait. Ses plus fervents admirateurs parvenaient mal à faire admettre que son histoire personnelle était celle de la plupart des femmes afro-américaines plongées au cœur de la misogynie et du racisme ambiants.

Au début des années 1990, la renommée de Maya Angelou était telle que ses poèmes égalaient en popularité les succès de Tupac Shakur ou de Nas, dans le domaine du rap et du hip-hop, et les films avant-gardistes de John Singleton. Son œuvre, au même titre que les romans de Toni Morrison,

se nourrissait du vécu des Noirs américains, d'une expérience intime et sociale qui était ou bien ignorée, ou bien marginalisée par la culture dominante qui luttait sans relâche contre elle. Toni Morrison avait ouvert la voie en déclarant qu'elle écrivait pour un public afro-américain et restait indifférente à tout jugement ou tout éloge qui l'assimilait ou la mesurait à la culture blanche. Dans ces années 1980 et 1990, la voix de Maya Angelou, hors des canons esthétiques traditionnels, rejoignait celles, exclues jusqu'alors, de la culture académique. Son immense succès ne tenait pas seulement à la singularité de son écriture, si directe et si lyrique à la fois, qui est la marque de sa poésie et de son œuvre autobiographique, mais aussi à la source de son propos essentiel : faire entendre une voix très rare encore, celle d'une femme noire à la fierté indomptable, qui, en prose ou en vers, affirme avec force sa nature et sa dignité tout en révélant ses blessures et ses chagrins profonds.

Avec le recul, on comprend mieux comment l'œuvre de Maya Angelou, qui n'a jamais cédé sur son engagement militant, sans rien cacher des traumatismes physiques et psychologiques subis par la femme afro-américaine, compte parmi les plus importantes sur la scène littéraire aujourd'hui élargie. Comme des millions d'étudiants américains, j'ai lu en classe *Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage*, son livre majeur où elle confie ses souvenirs d'une enfance violentée. J'étais alors en seconde dans un lycée privé très majoritairement blanc.

Je savais, avant même que nous ne le lisions, que le débat qui en découlerait serait superficiel. Si je pouvais revisiter le passé, je trouverais, assis en classe, un garçon anxieux, inquiet et peu préparé à argumenter contre des camarades qui n'auraient vu dans ce texte que l'histoire tragique particulière d'une femme noire, sans lien avec leur propre vie et leur environnement. Je le sais parce que, deux ans plus tard, je connaîtrais une expérience très similaire en lisant *Homme invisible, pour qui chantes-tu ?* de Ralph Ellison, puis *La Conversion* de James Baldwin, chefs-d'œuvre qui perdaient de leur grandeur en pénétrant dans un programme en tant qu'obligatoire incursion dans la littérature noire. J'ai longtemps pensé, à tort ou à raison, mais de façon persistante, que l'Amérique a le plus grand mal à ne pas compartimenter, voire à ne pas renier le travail de ses artistes minoritaires.

Le portrait et la figure de Maya Angelou seraient incomplets si nous n'évoquions pas la grâce et la persévérance d'une combattante inlassable, héroïne qui s'est battue depuis le mouvement des droits civiques jusqu'à l'élection de Barack Obama.

Lorsqu'elle a publié son premier livre en 1969, elle était déjà un personnage public très respecté – actrice, chanteuse et activiste aux côtés de ses amis James Baldwin et Martin Luther King. Mais derrière sa notoriété demeurent le poète et l'écrivain dont les confessions restent bouleversantes. Contre la société, contre les préjugés d'un temps pas si lointain, elle a pris tous les risques,

et aujourd'hui, en tant qu'écrivain noir travaillant aux États-Unis, j'accorde la plus grande valeur à cette détermination à créer. Écrire et témoigner lui étaient une nécessité vitale, car elle savait que des millions de lecteurs se reconnaîtraient en elle. Aucune critique, aucune attaque ne pourrait avoir raison de cette volonté, et j'imagine que, au cours d'une vie comme la sienne, elle savait, avec une certitude absolue, qu'avant longtemps son pays, ainsi que le reste du monde, comprendrait l'universalité de son œuvre et de son destin.

Dinaw Mengestu

Août 2016

J'adresse mes remerciements aux femmes qui ont su me
choyer pendant les jours sombres ou lumineux :

Annie Henderson
Vivian Baxter
Frances Williams
Berdis Baldwin
Amisher Glenn

J'adresse mes remerciements à celle qui m'a laissée être
sa fille, aujourd'hui encore :

D^r Dorothy Height

J'adresse mes remerciements aux femmes qui m'ont
laissée les materner :

Oprah Winfrey
Rosa Johnson Butler
Lydia Stuckey
Gayle B. King
Valerie Simpson
Stephenie Floyd Johnson
Dinky Weber
Brenda Crisp
Bettie Clay
Araba Bernasko
Frances Berry
Patricia Casey

Lettre à ma fille

Ma chère enfant,

Cette lettre a mis un temps extraordinaire à voir le jour. J'ai pourtant toujours su que je voulais t'adresser quelques-unes des leçons que j'ai apprises au cours de mon existence et te faire part des circonstances dans lesquelles j'ai eu à les apprendre.

Ma vie a été longue, et sachant que la vie chérit ceux qui la vivent, j'ai osé tout tenter, tremblante parfois, mais osant, néanmoins. Je ne relate ici que les événements et leçons qui m'ont semblé utiles. Je ne te raconte pas comment j'ai trouvé les solutions : je te sais créative, intelligente, pleine de ressources, et te fais confiance pour les interpréter au mieux.

Tu liras donc ici les Mémoires d'une enfant qui grandit, des situations d'urgence, extrêmes, inattendues, quelques poèmes, des histoires légères pour te faire rire et des histoires graves qui te feront penser. Les gens bienveillants à mon égard m'ont appris de précieuses leçons, et d'autres,

plus malveillants, m'ont amplement signifié que le monde n'a aucunement l'intention d'être rose.

J'ai fait beaucoup d'erreurs et en ferai sans aucun doute encore plusieurs avant de mourir. Quand j'ai blessé des gens et ressenti leur douleur, quand j'ai compris le chagrin que provoquaient mes maladresses, j'ai aussi appris à endosser mes responsabilités et à me pardonner d'abord, puis à demander pardon auprès de qui avait été heurté par mes jugements trop hâtifs. Comme je ne peux réécrire l'histoire et que ma repentance est tout ce que je peux offrir à Dieu, j'ose espérer que mes excuses sincères ont été acceptées.

Tu ne peux contrôler tous les événements qui t'arrivent, mais tu peux décider de ne pas être réduite à eux. Essaie d'être un arc-en-ciel dans le nuage d'autrui. Ne te plains pas. Fais tout ton possible pour changer les choses qui te déplaisent et si tu ne peux opérer aucun changement, change ta façon de les appréhender. Tu vas trouver une solution.

Ne geins pas. Gémir informe la brute qu'une victime est dans les parages.

Fais en sorte de ne pas mourir sans avoir accompli quelque chose de merveilleux pour l'humanité.

J'ai donné naissance à un seul enfant, un garçon, mais j'ai des milliers de filles. Des Noires, Blanches, juives, musulmanes, Asiatiques, latinas, Indiennes d'Amérique, Aléoutes. Qu'elles soient obèses, maigres, jolies, ordinaires, homos, hétéros, éduquées, illettrées, je m'adresse à elles toutes. Ceci est mon legs.

De la maison

Je suis née à Saint Louis, Missouri, mais dès mon troisième anniversaire nous avons déménagé à Stamps, dans l'Arkansas, pour vivre avec ma grand-mère paternelle, Annie Henderson, mon oncle Willie et mon unique frère, Bailey.

À 13 ans, j'ai rejoint ma mère à San Francisco. Plus tard, j'ai étudié à New York. Tout au long de ma vie, j'ai résidé à Paris, au Caire, en Afrique de l'Ouest, et un peu partout aux États-Unis.

Tout cela, ce sont des faits qui sont simplement pour un enfant des mots à mémoriser – « Je m'appelle Johnny Thomas. J'habite au numéro 220 de la rue Principale. » Rien qui ne se fasse l'écho de la réalité de l'enfant.

Ma vraie naissance au monde, à Stamps, vint de cette continuelle lutte contre la condition de vaincus qui y régnait. Rendre les armes, abandonner comme l'avaient fait ceux que je côtoyais tous les jours, tous noirs, et tous replets. Cette soumission ensuite à l'idée que les Noirs étaient inférieurs aux Blancs, ce que j'ai rarement ressenti.

Sans savoir vraiment pourquoi, je n'ai jamais pensé que j'étais inférieure à quiconque, sauf peut-être à mon frère. Je savais que j'étais intelligente, mais je savais aussi que Bailey était plus intelligent, sûrement parce qu'il me le rappelait souvent et me suggérait parfois même qu'il était probablement la personne la plus intelligente du monde. C'est ce qu'il décréta à 9 ans.

Le Sud en général et Stamps en particulier ont pendant des centaines d'années rétrogradé psychologiquement les Noirs, même les plus grands, au rang de nains. Des enfants blancs et pauvres pouvaient appeler des adultes noirs par leur prénom ou par n'importe quel sobriquet sorti de leur imagination.

Thomas Wolfe nous avait prévenus dès le titre de son grand roman, *Tu ne peux plus rentrer chez toi*¹. J'ai beaucoup aimé ce livre, mais n'en ai jamais approuvé le titre. On ne quitte jamais vraiment son foyer. Je crois qu'on charrie les ombres, les rêves, les peurs et les monstres de sa maison sous la peau, qu'on les transporte, blottis dans le coin de ses yeux et jusque dans le cartilage des lobes de l'oreille.

La maison est ce terrain de jeu que seul l'enfant habite vraiment. Parents, famille, voisins apparaissent mystérieusement, vont et viennent,

1. *You Can't Go Home Again*, roman posthume publié en 1940. Il raconte l'histoire de George Webber qui quitta sa petite ville du Sud pour New York où il devint un grand écrivain, mais qui par la suite eut beaucoup de mal à revenir dans sa ville natale. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

s'agitent à faire des choses étranges et insondables dans cet endroit où l'enfant seul est habilité à voter.

La géographie, même pour l'observateur le plus minutieux, a peu de sens en soi. Pour l'enfant qui grandit dans le Sud, le désert et les ciels sans fin sont naturels. À New York, des millions de gens grouillent dans le métro et les ascenseurs. Dans le sud-est de la Floride, ce sont les palmiers, le soleil et les plages qui donnent aux enfants un ancrage et l'idée de ce que le vaste monde est, a été, et sera toujours. N'ayant aucun pouvoir sur l'environnement, l'enfant doit trouver sa propre place, et un refuge où lui seul puisse se glisser.

Je suis convaincue que la plupart d'entre nous ne grandissent pas. On apprend à se garer, à rembourser ses cartes de crédit, on se marie, on ose avoir des enfants et on appelle cela grandir. Or, nous nous contentons de vieillir. Nous accumulons les années dans notre corps, sur notre visage, mais, au vrai, dans notre chair demeure l'enfant que nous étions, innocent et timide comme un soupir.

On a beau agir avec finesse, complexité et empirisme, l'endroit où l'on se sent le plus en sécurité, c'est, je crois, en soi-même, dans le foyer que l'on trouve tout au fond de soi, le seul que l'on habite vraiment.

Philanthropie

Écrire à propos d'une personne naturellement généreuse évoque un prêtre passionné auprès de fidèles déjà convertis. Je suis consciente aussi que la chorale n'a nul besoin d'être exaltée ou remerciée de son engagement, mais j'ai malgré tout besoin de lui adresser mes encouragements à chanter encore et encore, avec chaque fois un peu plus d'émotion.

Chaque don fait par un Américain maintient en effet vivants la Société américaine du cancer, la Croix-Rouge, l'Armée du salut, l'organisme Goodwill, l'Association de lutte contre la drépanocytose, la Société juive américaine, l'Association nationale pour l'avancement des personnes de couleur, la Ligue urbaine. La liste s'allonge avec les fondations des églises, les programmes des synagogues, les associations de musulmans, de protestants, les temples bouddhistes, les groupes, les officiels, les organismes sociaux. Mais, finalement, les plus grosses sommes d'argent proviennent des philanthropes.

Le mot « philanthropie » a été formé par deux mots grecs : *philos*, « ami », et *anthrôpos*,

l'« homme ». Les philanthropes aiment l'humanité. Ils construisent des édifices imposants pour servir l'homme dans son travail et dans ses loisirs. Ils versent des sommes considérables aux nombreuses associations qui favorisent la bonne santé et l'éducation des membres de la société. Ils sont aussi les principaux mécènes.

Parler de philanthropie fait sourire et réveille l'étonnante sensation de recevoir un don inattendu d'une source bienfaitrice sans visage.

Certaines personnes imaginent qu'elles sont des philanthropes, mais ne le sont point. Les philanthropes sont souvent représentés par des comités et des délégations. Ils sont déconnectés de ceux qui bénéficient de leur générosité. Je ne compte bien sûr pas parmi les membres de cette assemblée. Je me définirais plutôt comme charitable, si toutefois la personne charitable peut penser en ces termes : « Je possède bien plus qu'il n'en est besoin et vous semblez avoir bien moins que le nécessaire. Ne devrais-je donc pas partager mon excédent avec vous ? » Quand notre superflu est concret, en argent, en biens, ça va, mais ça va aussi quand il est intangible. On sait tous en effet la joie extrême que peut procurer la charité par les gestes, par les paroles, et son pouvoir de réparer les sentiments mutilés.

Ma grand-mère paternelle, celle qui m'a donc élevée, a eu une influence considérable sur ma façon de voir le monde et d'appréhender ma place ici. Elle incarnait la dignité. Elle parlait doucement et marchait lentement, les mains croisées derrière le